

tées ; puis, après deux ou trois minutes de silence, on l'entendit de nouveau résonner sur les marches : l'écolier revenait vers la voyageuse, dont le cœur, serré jusqu'alors, s'épanouit à l'espoir d'un bien-être sur lequel tout à l'heure elle n'osait plus compter. Il était bien temps qu'il cessât, ce long supplice du froid qui avait bleui ses joues, fendillé si profondément ses lèvres et ses mains gonflées que le sang s'y faisait jour par mille gerçures. Persuadée que son petit protecteur ne redescendait si précipitamment que pour l'inviter à le suivre, elle s'élança à sa rencontre en lui criant :

— Arrête-toi ! je t'attends ; me voici.

Il ne s'arrêta pas, et la forçant elle-même à rétrograder pendant qu'il continuait à descendre, il lui apprit qu'il avait trouvé là-haut porte close ; de plus, il se voyait forcé d'aller demander pour lui-même asile à un voisin jusqu'au retour de sa grand mère. Il lança la désolante nouvelle en plein visage à celle qui attendait une bonne réponse, et, passant devant elle, il sauta prestement le pas de l'allée.

La pauvre dépaycée, le voyant s'éloigner, lui cria :

— Dis-moi où tu vas te chauffer, petit ; peut-être bien qu'on y voudra de moi aussi.

— Au fait, repartit l'écolier revenant sur ses pas, à un feu de poêle chacun peut prendre sa part de chaleur sans faire de tort aux autres. Allons, viens avec moi ; c'est là en face de chez nous : je vais parler pour toi à notre voisin Bénard le mercier.

Et il se dirigea vers cette boutique qui était restée privée de lumière quand toutes les autres avaient été depuis longtemps éclairées, mais où l'on voyait poindre depuis quelques minutes, et seulement au fond du logis, une lueur triste et terne comme celle d'une veilleuse de nuit. Cette lueur parut aux yeux de la jeune voyageuse brillante comme l'étoile du salut. L'Ecolier avait nommé Bénard, marchand mercier ; c'était le nom, c'était la qualité

de l'oncle qu'elle venait chercher à Paris. Se précipitant sur les pas de son guide, elle ne mit pas en doute que le hasard ne l'eût enfin conduite à destination.

II.—*Le mercier de la rue Jean-Tison*

L'écolier ouvrit la porte, mais ce fut sa protégée qui entra la première.—Elle se sentait chez elle.—Et tandis que le petit bonhomme s'arrêtait au milieu de la boutique pour envelopper de ses deux bras le tuyau de fonte du poêle, comme s'il eût voulu en absorber à lui seul toute la chaleur, la nièce de l'oncle Bénard, continuant sa route, pénétrait dans l'arrière-magasin, où se tenait un homme occupé à ficeler quelques paquets près de la lampe fumeuse pendue à un clou. Au bruit des pas de la nouvelle venue, l'homme releva brusquement la tête ; puis, accompagnant ses paroles d'un regard d'inquiétude et de mécontentement, il lui demanda :

— Qui es-tu ? Que veux-tu ? Quand on a besoin de mercerie, on reste dans la boutique ; les chalands n'entrent pas ici.

Et, du geste, il allait repousser celle qu'il supposait une simple pratique.

Bien qu'assez intimidée par cet accueil peu encourageant, la voyageuse lui répondit :

— Je ne viens pas pour acheter ; j'arrive de Gisors pour demeurer avec vous. Vous ne me connaissez pas ; je suis ToINETTE, mon oncle, la fille à défunte Jeanne Bénard, votre sœur.

L'homme décrocha la lampe pour mieux voir celle qui lui parlait. Elle continua :

— Vous voulez voir si je ressemble à ma mère ? Je n'en sais rien ; je ne l'ai pas connue, mais on le dit. Dit-on vrai ? demanda-t-elle, s'hardissant jusqu'à sourire à mesure que le front de l'homme se déridait et que sa physionomie prenait une expression plus bienveillante.

— Tu me demandes si tu ressembles à ta mère ? reprit l'homme en replaçant la lampe à son clou ; impossible de te renseigner là-dessus, mon enfant, attendu que je ne suis pas celui à qui tu crois parler.